



Du bout du monde au bout de la ville

Patrick Zachmann, de l'agence Magnum, parcourt le monde mais travaille aussi de manière intime sur la mémoire et l'identité, y compris en France. Ce sont les thèmes centraux de l'exposition « Ma proche banlieue ».

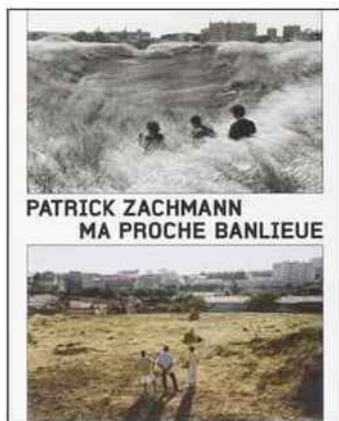
Vous souvenez-vous des raisons qui vous ont poussé à devenir photographe ?

J'ai commencé à faire de la photo adolescent, je pense que je portais ça en moi, sans savoir exactement pourquoi, sinon pour découvrir les autres, le monde, essayer de le changer un peu. Par la suite, à travers mes travaux sur l'identité, sur mon identité de juif et de Français, je me suis rendu compte que c'était lié à la mémoire, au fait que chez nous on n'avait pas de trace du passé, sans doute parce qu'il avait été trop douloureux, et j'ai compris les vraies raisons de ma passion, c'était une nécessité.

coins du monde, mais l'exposition de Riedisheim rassemble des images prises en France. Est-ce la même démarche ?

La réalité qui nous est proche est celle que l'on connaît le mieux, et peut-être aussi celle que l'on photographie le mieux, en tout cas différemment. *Ma proche banlieue*, c'est les photos que j'ai pu faire en 25 ans dans les banlieues de Paris, du Havre, dans les quartiers nord de Marseille, en travaillant sur ma propre famille quelquefois, sur celle des autres, sur les jardins ouvriers, l'immigration... Ces images sont très intimes, très proches, c'est l'une des caractéristiques de ma pratique.

Vous avez travaillé aux quatre



L'exposition « Ma proche banlieue » a donné lieu à un livre. DR

Dans quel contexte ont été prises celles de Marseille, qui seront exposées au parc Wallach ?

Dans le cadre d'un projet culturel, on a demandé à dix photographes d'aller dans dix villes. Je me suis occupé de Marseille et de onze jeunes. Tous, sauf un, étaient d'origine immigrée – Maghrébins, Vietnamiens, Comorien... – et tous étaient en situation difficile. Je les ai fait travailler sur leur identité puisque je travaillais beaucoup moi-même là-dessus. Je leur ai demandé de photographier leur vie, leur famille, leurs copains, leur cité... Je devais faire aussi un travail photographique et j'ai décidé de suivre chacun de mes sta-



L'exposition de Patrick Zachmann sur Marseille est déjà visible au parc Wallach. Photo L'Alsace/Darek Szuster

giaires dans sa vie quotidienne. Puis il s'est écoulé deux décennies et je me suis dit que si j'arrivais à retrouver quelques-uns de ces stagiaires, j'aurais un témoignage formidable, presque unique, parce que j'avais des photos de l'époque, des témoignages écrits de ce qu'ils pensaient, de leurs rêves, les photos qu'ils avaient faites qui étaient formidables... J'en ai retrouvé sept sur les onze et j'ai fait un film qui s'appelle « Bar centre des autocars ».

Vous aborderez en conférence un reportage au sein de la police anti-mafia napolitaine. Comment s'est passé ce reportage ?

En 1982, j'ai lu dans un journal

une brève parlant d'une guerre entre deux familles mafieuses à Naples. Je trouvais que ça méritait d'y aller, d'essayer de comprendre : l'un des rôles des photojournalistes est aussi d'aller là où les autres ne vont pas. J'ai fait une demande pour suivre la police anti-Camorra et j'ai eu une autorisation pour quelques jours. Par la suite, le chef de la brigade a été assassiné et c'est un officier avec qui je m'étais lié d'amitié qui est devenu n° 1. Je lui ai téléphoné et j'ai pu le suivre un mois, faire des photos assez incroyables... Aujourd'hui, ce serait impossible.

LIRE *Ma proche banlieue* a aussi fait l'objet d'un livre avec DVD (Ed. Xavier **Barral**).